

# PRÉSENTATION

---

## De quelques réflexions liminaires

Lorsque le projet d'un numéro spécial consacré à la littérature de la Shoah a été lancé, nous avons fait appel à plusieurs rédacteurs en les sollicitant chacun pour une contribution ciblée sur un auteur ou un genre. Vaine entreprise ! L'expérience montre que certains, peu nombreux, se sont limités à la demande telle qu'elle leur avait été formulée ; d'autres ont légèrement détourné la question, la réajustant à leur manière, tout se passant comme s'il devait y avoir une sorte d'appropriation du sujet par chacun, un ajustement préalable. Cette attitude peut apparaître comme symbolique d'une certaine manière d'aborder la question, jamais de face mais par le biais de détours souvent nécessaires, voire indispensables...

On trouvera donc dans ce numéro l'aboutissement d'un projet dont il convient de préciser ici les limites. Les auteurs étudiés dans les différentes contributions ont tous écrit leur œuvre en français, tant il est vrai que le rapport particulier à la langue de l'écrit, rarement maternelle, est une des spécificités de cette littérature.

Pour la plupart, le corpus est constitué d'écrivains juifs, tous remarquables par leur relation originale au judaïsme. On remarquera toutefois une étude consacrée à un romancier non juif, manière de démontrer l'importance des répercussions d'un tel événement sur le paysage littéraire en général, mais aussi de pointer l'éventuel danger d'une modélisation, cas particulier d'un auteur pour qui la Shoah s'érige en une sorte de paradigme de la souffrance.

Deux grands principes nous ont guidé dans les choix toujours difficiles : tout d'abord, la présence de tous les genres littéraires (il nous faut malheureusement déplorer l'absence d'un article consacré au théâtre pour des

raisons indépendantes de notre volonté) avec une prédominance manifeste du domaine romanesque. Cette prédilection pour la fiction n'est cependant pas due au hasard : on comprendra à la lecture combien les frontières de genre ne s'appliquent désormais que rarement à un support plus que jamais protéiforme : quand le roman se fait autobiographie, quand la fiction vient au secours du témoignage car les mots sont pâles, quand la prose devient poétique, quand certains concepts philosophiques nous aident à repenser un espace littéraire dont les structures ont toutes volé en éclat. En second lieu, la représentation de deux générations d'auteurs : les contemporains de l'événement (qu'ils en soient les témoins directs ou indirects) et les « héritiers d'un désastre sans mots ».

L'étude consacrée à Benjamin Fondane ouvre naturellement ce numéro puisque, comme le met en lumière Monique Jutrin, sa pensée prend un caractère prémonitoire dès 1933 : intuition du mal absolu mais part belle faite à l'irrésignation jusqu'au bout... La démarche poétique de Paul Celan participe d'une même relation problématique à la langue française, empreinte de solitude, « quête d'un dialogue profondément humain ».

La place d'Élie Wiesel est à la fois celle du rescapé et du témoin. Son œuvre va donc osciller entre deux pôles : inhibition par rapport à la chose littéraire et impératif catégorique du *Zakhor* : « un témoignage au second degré » pour une œuvre qui contient plus de questions que de réponses, comme nous le montre Ellen Fine.

Le cas d'André Schwarz-Bart est encore différent : n'ayant pas subi personnellement la déportation, il fait néanmoins figure de pionnier dans ce domaine, ainsi que l'établit Francine Kaufmann : culpabilité et audace de vouloir écrire malgré tout ; ses détracteurs relèveront « la confusion qui résulte du mélange des genres, tandis que ses promoteurs salueront « la souplesse avec laquelle l'auteur passe de l'Histoire à la légende, au roman ». C'est dans cette brèche que va le suivre Anna Langfus dont l'œuvre est également novatrice ; elle confirme cette voie originale que va emprunter le roman juif « entre écriture de soi et fiction ». Le personnel du roman change : des identités désormais fragiles pour des rescapés « triturés jusqu'à l'âme », nous rappelle Judith Kauffmann.

André Neher tient une place à part dans ce panorama, car il va recréer un lien rompu avec le texte sacré, la Bible, dont on avait l'impression qu'il était en quelque sorte frappé d'invalidité (où était Dieu à Auschwitz ?). Il réhabilite l'écriture juive, forgeant le concept d'« inchronisme » qui nous permet de comprendre la modernité des œuvres consacrées à l'événement, qui rappellent toutes l'exploit inimaginable du « devoir-être » après Auschwitz.

Romain Gary reste à ce jour l'auteur le moins connu du grand public pour avoir écrit sur la Shoah : si son passé de résistant et de pilote émérite fut souvent mis en avant, sa relation au judaïsme l'est beaucoup moins, c'est le mérite de Myriam Anissimov de nous le rappeler.

Lorsque le rapport au passé est marqué par la rupture, une génération entière d'héritiers tentera de l'exprimer : Anny Dayan-Rosenman analyse leur production romanesque en mettant en évidence des dénominateurs communs nommés « vide, blanc, absence » avec lesquels il faut pourtant vivre et écrire. Georges Perec représente l'exemple le plus lumineux de cette obstination. Toutes les ruses et tous les détours de l'écriture seront convoqués pour l'édification de ce que Claude Burgelin qualifie de « mémorial conçu comme un chantier en perpétuel remaniement ». Myriam Anissimov, dont la démarche est décrite par Edgar Reichmann, refuse elle aussi les effets « lacrymogènes » pour évoquer l'événement. Là encore, l'œuvre gravite autour de plusieurs pôles : biographie, autobiographie, roman, autant de mises à distance différentes pour tenter de cerner ce qu'on ne peut qu'approcher. De même que Romain Gary ; on pourrait s'étonner de voir figurer dans cette recension Patrick Modiano : maintes fois évoquée, la petite musique de ses romans n'est pourtant pas suffisante pour appréhender les résonances d'une œuvre écrite comme une sonate en mineur, un refrain léger : et si c'était la seule tonalité acceptable, prendre un ton en dessous ?

Lorsque la Shoah peut devenir un paradigme de la souffrance indicible : Bernard Lamarche-Vadel, exemple d'un romancier non juif dont l'œuvre se donne à lire à partir d'une évocation sous-jacente mais obsédante des heures de l'anéantissement.

Pour finir, la parole est laissée aux romanciers, à Michèle Kahn en particulier qui relève un double défi : intégrer la Shoah au roman surtout lorsque celui-ci doit trouver sa place dans la littérature pour la jeunesse. Promesse d'avenir... La relation au champ historique qu'elle évoque établit une sorte d'interdépendance entre les deux disciplines : lorsque l'historien parvient au bout d'un système de causalité qui lui semble insuffisant, il fait appel à la littérature pour poursuivre sur une autre voie, ce que j'ai appelé ailleurs des « chemins de traverse. » À l'inverse, l'humilité du littéraire consiste à reconnaître l'incontournable approximation de sa démarche : entre humilité et audace donc, il faut pourtant écrire.

Myriam Ruszniewski-Dahan, professeur agrégée  
de lettres modernes, docteur ès lettres,  
auteur d'une thèse publiée à l'Harmattan  
en 1999 sous le titre : *Romanciers de la Shoah*